

dre des Carmes déchaussés, à St. Louis des Français. Le Père Hyppolite est le même qui prêcha le Carême de 1868, de concert avec le Père Hyacinthe de si pitoyable mémoire. Doué d'une figure angélique et de tous les dons de l'orateur ; le Père Hyppolite s'applique, dans un langage simple, à nous expliquer l'Évangile, s'aidant surtout de St. Chrysostôme et de St. Thomas pour les Commentaires.

Les choses du monde, dit-il, me sont inconnues ; je ne puis vous parler des combats entre nations, quelquefois entre frères non plus que des gouvernements et des trônes que je n'ai pas même entrevus ; mais il existe des combats communs à tous les hommes, l'âme est un champ de bataille ; c'est des défaites à éviter et des triomphes à obtenir sur ce terrain dont je veux vous entretenir. Je connais aussi un trône sur lequel nous pouvons tous nous élever. Quand nous dominons nos passions et que nous avons réduit notre corps en servitude, nous sommes Roi ; et l'orateur, nous enlevant avec lui dans les hauteurs de la perfection chrétienne, nous fait respirer un instant les parfums de charité et de sainteté de sa cellule, et quand l'illusion est disparue et que nous nous retrouvons seule avec nos misères, il reste toujours quelques chose ; si nous ne sommes pas vertueux, nous avons au moins le goût de la vertu et les moyens de l'acquérir. C'est là, il me semble, le plus beau triomphe que puisse désirer l'éloquence de la chaire,

Depuis quelque temps, il nous a été donné d'entendre les chefs de l'éloquence française, et nous pouvons déclarer avec bonheur ; que malgré tout, ils ne nous ont pas ôté l'amour de la *prédication canadienne*, et tous les samedis on est heureux de se presser dans notre petite église de St. Jean Baptiste, où Sa Grandeur Mgr. Lafèche daigne nous entretenir de son langage simple, énergique et convainquant des grandes vérités de notre religion, de l'existence miraculeuse et incontestée de l'Église, de la divinité de son auteur et de la constitution sublime sur laquelle il l'asseyait au moment de quitter la terre. Chacun, après avoir entendu Sa Grandeur, sent le besoin de dire : J'aime l'Église, j'aime ma religion et plus que jamais je serai heureux de vivre et de mourir s'il le faut pour sa défense. Ce triomphe est aussi éclatant et aussi difficile que le premier.

D. GÉRIN.

FEUILLETON DE LA SEMAINE AGRICOLE

LE PAYS DE L'OR.

PAR

HENRI CONSCIENCE.

XX

LE BLESSÉ

Guidé par le cri d'angoisse, ils trouvèrent un jeune homme assis contre un arbre. Il était pâle, ses joues étaient creuses, et un de ses pieds était entouré de lambeaux qu'il avait déchirés de ses habits. Ses premières paroles

prouvèrent qu'il était Anglais, ce qui avait causé l'erreur de Victor, parce que le mot « Dieu » est le même en anglais qu'en flamand.

Il raconta que lui et ses compagnons avaient été attaqués par des bandits et qu'il avait reçu une balle dans le pied. Sa blessure s'était enflammée ; son pied s'était enflé douloureusement ; il ne pouvait marcher et avait rampé depuis quatre jours dans le bois, vivant de plantes et de racines dans l'attente d'une mort affreuse. Il suppliait les étrangers à main jointes, pour l'amour de Dieu, de ne pas le laisser dans le désert. Son père tenait un grand *store* ou boutique dans les placers de la rivière de la Plume et les récompenserait généreusement.

Victor et Jean parlèrent de placer le jeune homme sur l'âne ; mais le matelot jura que l'humanité était une sottise en Californie et qu'il n'avait pas envie de reprendre la charge d'un âne pour les beaux yeux de cet Anglais.

Comme le débat s'échauffait entre Roozeman et l'Ostendais, le Bruxellois dit :

— Venez un peu à l'écart avec moi, messieurs ; l'affaire est assez importante pour être discutée.

Quand on l'eut suivi à une vingtaine de pas, il reprit :

— Mes amis, nous avons eu le bonheur de trouver un mulet, c'est un secours précieux, et il nous permettait de marcher rapidement et à grandes journées vers le but après lequel nous soupirons tous. Le mulet est vieux et faible. Si nous allons nous charger de ce blessé, nous devons de nouveau porter sur notre dos les instruments et la claie, et nous en serons beaucoup retardés. Quant à la récompense qu'il nous promet, ne vous y fiez pas ; une fois en sûreté, il nous dira : « Je vous remercie et bonjour. »

— Mais laisserons-nous donc mourir impitoyablement dans ce désert un chrétien, notre prochain ? Allez, continuez votre chemin, messieurs. S'il le faut, je resterai seul avec ce malheureux, et le porterai, si je puis.

Le blessé, qui les regardait de loin, vit bien que le jeune homme aux cheveux blonds plaidait en sa faveur. Aussi tendait-il vers lui des mains suppliantes et son regard était plein d'éloquence.

— Eh bien, je m'oppose positivement au projet ridicule de Roozeman, dit le matelot. Porte les instruments qui veut ; moi, je ne me charge plus de rien.

— Soit ! alors nous porterons tout, n'est-ce pas, Jean ?

— Certes ; une pareille insensibilité est horrible

— Et toi, Donat ?

— Moi, pour sauver la vie à un homme, je porte la claie et les haches jusqu'à l'autre bout du monde. Cela nous rendra Dieu favorable, et peut-être, pour nous récompenser, éloignera-t-il de nous les sauvages.

— Qu'en dis-tu, baron ? demanda Pardoes.

— Je pense, répondit le baron, que la vit d'un homme ne vaut pas la peine de faire tant d'embarras ; mais, soit, le malheureux est encore jeune ; je veux bien porter ma part des instruments.

Victor et ses amis avaient déjà déchargé en grande partie le mulet ; ils soulevèrent prudem-

ment le blessé et le placèrent sur la bête. Le pauvre jeune homme remercia Victor les larmes aux yeux et lui jura chaleureusement de garder jusqu'au bord de la tombe le souvenir de sa générosité.

Selon leur promesse, Roozeman et Creps prirent la plus grande partie des instruments sur leur dos, et on lia le panier sur celui de Donat.

Le voyage fut repris. En route, l'Anglais raconta comment ce malheur lui était arrivé :

— Mon nom est John Miller ; nous sommes de Kilkenny, en Irlande, dit-il. Je devais me rendre à Sacramento, afin d'y acheter une provision de farine pour mon père. Comme on ne pouvait se procurer assez de mulets à la rivière de la Plume, je suis allé aux placers du Yuba, et j'y ai trouvé après quelques jours d'attente, les muletiers dont j'avais besoin. Nous descendimes avec rapidité des montagnes, car nos mulets étaient bons. Nous ne rencontrâmes rien de particulier dans notre voyage, jusqu'au troisième jour. Quelques heures avant midi, nous vîmes, au pied de la montagne qui dominait notre route, un homme accroupi et courbé, comme quelqu'un qui est très-fatigué. Comme il était seul et n'avait pas d'autres armes qu'un revolver, il ne nous inspira pas de méfiance. Il répondit à nos demandes, qu'il était parti de San-Francisco pour aller aux mines du Nord, qu'il s'était égaré, et qu'il mourait de faim, faute de provision. Nous lui donnâmes quelques biscuits et un bon morceau de viande salée. Cet homme avait de grosses moustaches rousses et les yeux singulièrement petits...

— Était-ce un Français ? demanda Victor étonné.

— Oui, c'était un Français ; il y en avait deux parmi nous qui savaient causer avec lui.

— La moustache rousse du Jonas ! murmura Victor ; Donat ne s'est pas trompé !

— Je n'aurais pas regardé si exactement son visage, continua le blessé, mais il me sembla qu'il nous examinait tous un à un de la tête aux pieds, et comptait nos armes. Il s'était levé et avait poursuivi son chemin ; nous avions, après lui avoir montré la bonne route, repris notre marche dans une direction opposée. Poussé par la défiance, je fis arrêter un instant mes compagnons et je grimpai sur une montagne pour observer l'inconnu. Il avait disparu et ne pouvait s'être caché nulle part dans cette plaine, sinon dans les broussailles ou dans le bois. Nous craignions une attaque des brigands qui rôdent maintenant en très-grand nombre ; mais comment après avoir marché avec rapidité pendant une heure et demie, nous n'avions rien rencontré, nous nous arrêtâmes pour faire manger les bêtes et pour préparer notre propre diner. A peine fûmes-nous remontés sur nos mulets et prêts à donner le signal du départ, que plusieurs hommes parurent sur une montagne au-dessus de nous et nous envoyèrent quatre ou cinq balles. Nous nous mîmes sur la défensive et nous déchargeâmes également nos fusils. Mais une dizaine de brigands fondirent sur nous du haut de la montagne ; avant que nous eussions eu le temps de recharger nos armes.

A Continuer.